SI NOUS SOMMES LIBRES¹...

Tout ce que nous avons appris de philosophie à l'école, tout ce qui nous reste de nos lectures, ces bribes d'idées qui nous pénètrent à notre insu, selon les époques, tout cela m'empêche de me répondre à moi-même lorsque, considérant ma vie révolue, je me pose la question : « Ai-je été libre ? » ou plutôt : « Quelle fut, entre tant de fatalités, la part du choix – la part de ce que j'aurais pu ne pas être ? » Qu'il est difficile de balayer, si ignorant que nous soyons, cette poussière de doctrines, et de considérer d'un esprit non prévenu la figure que nous faisons, ou plutôt cette ombre que nous dessinons sur le mur des vivants et qui sera bientôt effacée ! Image inévitable ? Reflet qui

6. *La Prisonnière*, II.

1. *Le Figaro littéraire*, samedi 18 mars 1961, n° 778.

eût été différent à mon gré ? Aurais-je pu être un autre, et si j'ai été celui-là précisément, est-ce moi qui en ai décidé ?

Si, détournant mon regard de moi-même, je le reporte sur les autres pour une comparaison, ce sera sans doute un écrivain que j'observerai, l'un de ceux (il n'en manque pas) qui se sont racontés et livrés, comme André Gide. En lui, au premier regard, cette contradiction : ses fatalités paraissent écrasantes. Sur la terrible photographie du bébé qu'il fut², tout un destin s'inscrit déjà. Mais en même temps personne plus que ce Gide, marqué dès le départ d'un signe fatal, ne me donne l'impression d'avoir choisi, et d'avoir eu même à lutter pour imposer son choix délibéré. À lutter contre qui ?

Il a si souvent repris, dans des journaux ou dans des essais, l'esquisse de cet homme qu'il a voulu être que nous ne sommes plus libres de ne pas ordonner son destin selon ce schéma. Quand, par exemple, j'attache de l'importance à toutes les conversions d'écrivains qui se multiplièrent autour de Gide, et que je vois le feu du ciel frapper tour à tour les sommets du massif littéraire qu'il domine, c'est un tableau que je compose avec les éléments de sa biographie que lui-même suggère. Cette impression au premier regard qu'il me donne : fatalités écrasantes et pourtant choix délibéré, me vient du personnage qu'il ne s'est jamais interrompu de composer et d'enrichir. Il n'empêche que je conçois un autre Gide que ce chef-d'œuvre de volonté consciente. Il s'est voulu tel qu'il nous apparaît ; mais il aurait pu, dans la ligne de l'André Walter de son premier livre, réaliser, avec ce qui lui avait été imposé au départ, un type humain différent, et que j'imagine selon le cœur de Madeleine Gide, sa femme. Ce trait n'est pas commun à tous les écrivains que j'observe : aucun autre Cocteau, par exemple, n'est imaginable que le Cocteau qui, depuis un demi-siècle, rase l'eau de son aile rapide et bleue.

Cela revient à dire que je vois les fatalités d'un destin, mais jamais sa fatalité. Gide aurait pu être un autre tout en restant lui-même : là est le nœud de tout.

2. Voir B.N. I, p. 272 : « De plus "disgracié" au sens absolu, je doute si j'en ai jamais connu, [...] cette sombre petite figure, incroyablement dénué d'innocence, exprime déjà toute la tristesse de la vie sans la grâce. »

Qu'en a-t-il été de l'écrivain que je suis ? Mais donnerais-je une réponse valable pour le lecteur incroyant, moi à qui il est interdit de poser la question hors du contexte religieux ? Voilà une première nécessité qui me trouve sans défense : né dans une religion, pénétré de son esprit dès l'éveil de ma pensée, je ne m'en serai jamais dégagé, comme ont fait tant d'autres, de sorte que le problème de la liberté se confond pour moi avec celui de la grâce.

La grâce... Le mot rend à mon oreille un son trop théologique. Quand je considère ma vie, tout ce qui la pénètre de nécessité et qui m'y paraît relever de l'inéluctable, seuls les rapports orageux mais jamais interrompus avec une présence cachée que j'appelle Dieu me donnent le sentiment d'avoir été libre. La liberté ici se trouve liée, comme elle l'est toujours en amour, à une fatalité : il ne dépend pas de nous d'aimer, ni d'être aimé, et encore moins d'être aimé de ce que nous aimons ; mais la réponse, ou le refus de répondre, mais la sourde oreille opposée à qui nous obsède ou nous poursuit, nous en demeurons les maîtres.

J'entrevois pourquoi le destin de Gide me demeure déchiffrable : c'est qu'il fut au départ ce petit chrétien huguenot et que la clef qui tourne dans ma serrure joue aussi dans la sienne. Le problème de la liberté se pose en termes différents pour chaque famille d'esprits, de sorte que rien ne nous a jamais paru vrai des lois générales que les philosophes de la liberté définissent : toute destinée est singulière comme chaque feuille d'arbre et je ne puis me faire une idée que de celles qui frémissent aux branches de la forêt chrétienne.

Dans chaque chrétien existe cette distance entre ce qu'il aurait pu être et qui était exigé de lui, et ce qu'en fait il a été – entre le meilleur qu'il lui aurait été possible de réaliser et ce pire qu'il a peut-être atteint à des moments de sa vie. Mais le contraire est vrai aussi et il arrive que nous considérions avec le soulagement d'une terreur rétrospective ce pire dont nous avons été proches, parfois, où nous aurions pu aborder, ce rivage calciné³ que nous avons perdu de vue. Le vieux pèlerin à

3. Mauriac abandonne volontiers ses personnages de réprouvés, comme le Landin des *Chemins de la mer*, sur ces paysages de mer Morte.

ce dernier tournant, assis sur la borne où est inscrit le chiffre de ses années, considère la campagne autour de lui. Il écoute les grillons de l'enfance dans le soir calme, et une eau vive qu'il ne voit pas et qui coule tout près. Que sont devenues les Érynnies du destin qui l'ont poursuivi ? Les chiens ont perdu sa trace. Le pauvre gibier finit toujours par trouver sa remise éternelle. Il n'aura pas été dévoré.

Au vrai, il est difficile de se croire libre si nous appartenons à un monde spirituel dont la réversibilité demeure la profonde loi et où les intercesseurs nous pressent de leur présence à tous les instants de nos jours et de nos nuits ; c'est le monde chrétien dont tout le secret tient en ce peu de mots : nous ne sommes pas libres dans la mesure où nous sommes aimés – aimés non seulement de Celui qui nous a créés et qui est Amour, mais de tous les êtres chéris qui nous ont précédés dans le sommeil de la paix.

Ah ! j'entends déjà ce cri : « Pourquoi seriez-vous sauvé et pas les autres ? » Il est trop vrai qu'une réprobation temporelle pèse sur une grande part de l'espèce humaine et qu'elle rend indiscernable, pour chacun de ces réprouvés, le moment de leur vie où ils auraient pu dire « non » à ce qui les a perdus. J'entrevois pourtant une réponse : c'est qu'à l'intérieur du vice ou du crime inévitable un monde moral se recrée, un monde du choix avec son meilleur et son pire. Ces condamnés que nous avons connus, ou qui nous parlent quelquefois, sur l'écran de la télévision, sont des frères pareils à nous, meilleurs que nous. Hugo avait raison : il existe des anges jusque dans les bagnes. Et je n'excepte pas les salons du beau monde et des grandes affaires. Les vies les plus déchues gardent partout leur chance de grandeur, peut-être de sainteté. Tous les « poètes maudits », nous entrevoyons qu'en réalité ils ont été bénis. Leurs saisons en enfer ressemblent à ces printemps dont Baudelaire dit qu'ils sont trempés de boue⁴, mais ils touchent au glorieux été qui ne finira pas, et le voyage au bout de la nuit débouche dans la lumière, dans la paix.

4. « Brumes et Pluies », *Les Fleurs du mal*, 101.